

LA MAUVAISE ADRESSE

— Polar —

ROMAN

LA MAUVAISE ADRESSE

Martine KLEIN

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-252-9

1. LES CENT COUPS DE CARMEN

Arrivée tôt le matin, la commissaire Diane Malandrin jetait un regard circulaire sur la pile de dossiers qui l'attendait sur son bureau. Vols à l'arraché, voitures brûlées, agressions au couteau... ce genre de délinquance sévissait régulièrement dans les quartiers de Dugny. Aérant nonchalamment sa masse de boucles flamboyantes, elle allait se saisir de l'un d'eux, lorsque le policier de service Georges Marshall passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Commissaire, il y a un certain Raymond Deschamps à l'autre bout du téléphone, il voudrait vous parler. Un gars a fait un malaise dans le couloir de son immeuble.

— Est-il mort ?

— Non.

— Alors, qu'il appelle les urgences.

— Vous devriez quand même prendre la ligne, j'ai un mauvais pressentiment. D'après ce qu'il m'a raconté, le bonhomme lui aurait murmuré avant de s'évanouir, qu'il avait vu un cadavre sur son lieu de travail.

— Très bien, passe-le-moi, obtempéra la commissaire en décrochant le combiné.

*

Une heure plus tard, accompagnée de son collègue, le lieutenant Aziz Anachi, elle gara sa voiture près du musée de l'aviation du Bourget, et se dirigea dans la rue du Sauveur. Incommodés par la lourde chaleur d'été, tous deux suaient sous leurs uniformes bleus rutilants. La rue sale et silencieuse était vide, seuls quelques rideaux aux fenêtres se soulevaient à leur passage. Les ignorants, ils s'engouffrèrent dans un sombre couloir situé au rez-de-chaussée d'un immeuble au crépi ébréché. Clignant des yeux, ils distinguèrent dans la pénombre une masse humaine gisant à terre.

— Ce gars a fait un malaise, il s'est ouvert le front en tombant. C'est moi qui vous ai téléphoné. J'habite ici, leur signala Raymond Deschamps accroupi près du malheureux.

Ils le remercièrent, se penchèrent sur l'inconnu, appelèrent une ambulance, puis poussèrent la porte de l'agence de voyages « Concept évasions » où travaillait l'homme évanoui. Le bois crissa. Une vision d'épouvante leur sauta alors au visage, sordide, sanglante. Au milieu de l'air empestant la mort, le métal rouillé, la tête d'un cadavre couché sur son bureau, baignait dans son sang.

Instinctivement, ils reculèrent d'un pas.

— On ne touche plus à rien. Je n'ai jamais vu un crime d'une telle violence. Regarde, ses paupières dilatées. On a l'impression que la

victime nous supplie, jusque dans l'au-delà, souligna la commissaire en fixant froidement le macchabée inerte.

— Comment pareil drame a-t-il bien pu se passer ? se demanda son collègue en collant un mouchoir sur sa bouche.

Deux mois plus tôt.

Carmen, jeune quadragénaire, avançait au rythme des embouteillages dans les rues de Bondy. Une pâle lumière éclairait la chaussée, elle abaissa son pare-soleil, et changea les ondes de sa radio annonçant déjà neuf heures.

— C'est reparti ! siffla-t-elle en embrayant la première vitesse.

Assise au volant de sa Fiat Panda, la mère de famille aux doigts crispés fixait les pylônes électriques tels d'immenses épouvantails dressant leurs squelettes de ferrailles gigantesques dans une mer de nuages violacés. Machinalement, elle lançait des regards inquiets au miroir de son rétroviseur lui renvoyant impitoyablement l'image d'un visage banal, austère et amèrement sévère. Si elle avait écouté sa conscience, elle aurait sans doute rebroussé chemin, laissé sa place à une candidate plus avenante. Mais poursuivant sa conduite nerveuse, elle se réconfortait en ajustant le col de son chemisier déjà trop étriqué.

— C'est parfait ! marmonna-t-elle.

Elle avait une sainte horreur de jouer les aguicheuses, niaises et stupides. Aussi, elle avait déniché au fond de sa commode une jupe plissée épaisse cachant le cartilage de ses genoux. Les lèvres pincées,

elle avait enfermé ses cheveux crépus dans un chignon noir trop serré, et regardait avec satisfaction son teint certes un peu terne, mais ne trahissant aucune trace de camouflage. Néanmoins, pestant contre une moto slalomant entre les pare-chocs, elle se demandait ce qu'elle faisait là. Pour qui ? Pourquoi ? Le début de la matinée n'avait pourtant présagé aucun bouleversement ! Sa fille était partie au collège en claquant la porte, les jumeaux avaient hurlé dans les bras de la gardienne, et elle, comme à l'accoutumée, leur avait tourné le dos, laconique et indifférente, prête à s'atteler aux gestes rassurants de la femme au foyer. C'est à ce moment que la sonnerie stridente et agressive du téléphone était venue réveiller le ronronnement de sa morne vie. Un an qu'elle recherchait du travail sans trop y croire, un an qu'elle avait envoyé des lettres de candidature sans réponse. Alors, elle avait presque balbutié un : « oui monsieur, bien... À dix heures. Vous pouvez compter sur moi. Je serai à l'heure ». Raccrochant brutalement, elle avait sauté sur le siège de sa voiture fonçant tête baissée vers ce rendez-vous qui allait peut-être lui changer ses habitudes.

Toutefois, elle savait intérieurement qu'elle tombait bien bas. Un poste d'accueil dans une agence de voyages, pour elle qui avait été la très respectable Carmen. Fille d'un acteur célèbre, aussi animateur à succès, elle avait tenté des études de droit, puis de langues et même de grec avant d'être attirée par l'univers du spectacle. Grâce aux relations paternelles, elle avait décroché un rôle dans le film « Le Gris et le noir » promu à devenir le triomphe de l'année. L'histoire d'Emma, une jeune lorraine de la Seconde Guerre mondiale incorporée de force dans l'industrie de combat nazie, elle s'en souvenait par cœur. La jolie villageoise pourtant un peu frêle avait

réussi à s'évader en entraînant d'autres prisonnières dans sa fuite avant de périr comme un animal, sous le coup fatal d'Erika. L'officière nazie, incarnée par Carmen avait alors fixé d'un air cynique, le corps meurtri d'Emma, étalant des perles de sang dans la blancheur de la neige.

*

Encore aujourd'hui, elle se félicitait d'avoir joué ce personnage avec un réalisme effroyable. Même si elle n'était apparue que quelques minutes, elle revoyait son geste en jubilant secrètement. Elle avait porté un coup de matraque sur la nuque de la jeune héroïne avec une telle pulsion assassine, que sa soif de vengeance inavouée crevait l'écran. Celle de ne pas avoir obtenu le rôle principal, sans doute.

À l'image d'un serpent, elle s'était ensuite parfaitement fondue dans les écailles de cette femme ineffable, et gloussée de fierté sous le flot d'éloges prodigué par Gilles le réalisateur. Pourtant l'instant d'après, elle avait vite déchanté en lisant les critiques journalistiques en avant-première. Elle était dépeinte comme une marionnette maléfique, un jeton noir, une fausse note entachant la beauté et l'émotion de ce chef-d'œuvre, mais le plus décevant avait été l'absence de réaction du cinéaste. La jeune femme était anéantie. Passant par des périodes de confinement nauséux à l'hystérie, elle avait fini, pathétique, larmoyante et vengeresse, par envoyer une lettre anonyme à un hebdomadaire à scandale. Telle une murène, elle avait déversé sur sa cible, un crachin de propos vénéneux destinés à produire de l'effet. Et ce fut le cas. L'homme fut accusé d'harcèlement moral avec preuves à l'appui, et c'est sous les verrous

qu'il avait appris le divorce de sa femme et le retrait de son film. Relativement satisfaite de sa performance, Carmen s'était ensuite tournée vers papa, certaine qu'il la recommanderait à un autre réalisateur. Mais ce fut le désenchantement qui l'attendait derrière la porte. Détournant le regard, il lui montra d'un geste de la main la chaise qui allait lui servir de sellette. Elle tenta un petit mensonge, mais la mine déconfite, elle vit son père tant de fois chéri, rouler sur elle des yeux ronds, noircis de colère. Un silence pesant fit rapidement place à l'emportement. Il se mit à l'invectiver en la fixant comme un personnage répugnant.

— Plus jamais, tu m'entends ! Plus jamais tu ne feras de cinéma, vociféra-t-il écarlate et transpirant.

La cause ? Il venait de perdre Gilles qui lui avait proposé la plupart de ses meilleurs rôles. Tel un effet boule de neige, beaucoup de ses amis du monde du cinéma, l'avaient mis à l'écart par solidarité envers le réalisateur. Tournant les talons, Carmen repartit sans un mot. Elle tenait sous son bras l'incompréhension et la trahison de son père, son orgueil blessé et une enveloppe destinée à lui financer de futiles formations professionnelles, où elle ne risquait plus de nuire.

*

Elle passa ainsi une année à étudier la gestion, les outils informatiques, la bureautique. Elle apprit aussi à sourire à la clientèle et put de cette manière entrer comme hôtesse d'accueil à « la Cigale », un des plus luxueux centres de thalassothérapie de Nice. Ce travail ne lui plaisait pas et elle ne remerciait aucunement son parent